

Avant-propos

Patrice Bouche
Margaret Gillespie
Université de Bourgogne Franche-Comté
Shirley Doulière
Université de Haute Alsace, Mulhouse
Laboratoire CRIT (EA 3224)

Le pouvoir de l'homme consiste à agir, à aller de l'avant, à protéger. Il est essentiellement l'être d'action, de progrès, le protecteur [...] L'homme, dans son rude labeur en plein monde, trouve sur son chemin les périls et les épreuves de toute sorte [...]. Mais il garde la femme loin de tout cela. Dans de sa maison, qu'elle gouverne, [...] il n'y a pas de raison qu'entre ni danger, ni tentation, ni cause d'erreur ou de faute. En ceci consiste essentiellement le foyer qui est le lieu de la paix, le refuge [...] partout où va une vraie épouse, le foyer est toujours autour d'elle.

(Ruskin 1865 : 146-149).

L'Ange du foyer (*The Angel in the House*), vision patriarcale et idéalisée de l'épouse britannique, reste au XXI^e siècle, pour le grand public, l'image dominante de la féminité du XIX^e siècle jusqu'à la Grande guerre. Faisant figure d'exception, aussi marginale que radicale, la suffragette du tournant du XX^e siècle serait venue soudainement briser ce modèle de la femme mariée vivant oisivement dans sa belle demeure, gouvernant son monde domestique, mais dépourvue de toute liberté et de pouvoir dès lors qu'elle franchit le seuil de sa cage dorée.

Pourtant, comme l'ont formulé V. Molinari et C.-E. Corvisy, «la» femme victorienne et édouardienne n'existe pas » (Molinari & Corvisy 2008 : 11). Le stéréotype de l'Ange du foyer est réducteur, en premier lieu en ce qu'il ne concernait qu'une certaine tranche de la population, les classes les plus aisées. Assurément, la proportion de femmes pouvant rester chez elles n'était pas si élevée que l'on pense et les classes inférieures n'avaient pas le luxe d'une telle ségrégation. Les ouvriers et ouvrières allaient à la mine comme à l'usine en famille, vivaient près de leur lieu de travail le plus souvent, dans des logements qui plus est partagés par plusieurs

familles, ce qui rendait dans les faits impossible une quelconque séparation (Vaid 1985 : WS63–WS67).

Comme l'a illustré l'étude importante des historiennes du genre L. Davidoff et C. Hall, *Family Fortunes*, c'est la bourgeoisie (*middle class*), dont les rangs grossissent avec la Révolution industrielle, classe caractérisée par son non-conformisme religieux autant que par son libéralisme économique, qui crée et délimite les « sphères », dites « masculine » et « féminine » (Davidoff et Hall 1987). La sphère féminine est associée à l'espace privé, au foyer et à l'économie familiale, tandis que l'espace public masculin est constitué des lieux de la prise de décision.

La validité de la notion de « sphères séparées » a bien sûr, depuis lors, été débattue par nombre de chercheurs et rejetée par certains. Toutefois, plutôt qu'une démonstration de la réalité matérielle des « *separate spheres* », S. Steinbach estime, vingt-cinq ans après sa publication, que *Family Fortunes* constitue avant tout une histoire de l'émergence de la bourgeoisie. Les sphères séparées y sont décrites comme une idéologie en construction, souvent contestée. Mais l'apport central du livre ressortit du genre, qui y apparaît constitutif de l'identité de la bourgeoisie, c'est-à-dire, que cette identité prit forme au travers de la distribution de rôles de genre (Steinbach 2012 : 826–837).

Parmi les chercheurs qui ont remis en question la validité de la notion, E. Gordon et G. Nair ont insisté sur sa nature plus *discursive* que physique (Gordon et Nair 2003). Sur la base d'une analyse détaillée de la vie des familles d'un quartier de classe moyenne de Glasgow de 1851 à 1891, elles ont montré, du moins pour cette période, que, quoique contraintes par l'idéologie des sphères séparées, les femmes parvenaient à exercer une multiplicité d'activités, caritatives, de loisir, mais aussi professionnelles, et qu'un nombre non négligeable d'entre elles vivaient même de façon indépendante, en tant que chefs de famille.

On peut toutefois arguer que la séparation fut bel et bien matérialisée spatialement. En effet, au début du XIX^e siècle, voulant asseoir sa respectabilité, la bourgeoisie fuit vers la périphérie des villes, tout en se distinguant de l'aristocratie par sa piété et son sens du devoir. Elle dissocie ainsi son lieu de résidence de son lieu de travail, pour isoler ses femmes de la vulgarité supposée du peuple et du monde extérieur en général. Parallèlement, la virilité de ses hommes est désormais définie par leur rôle d'organiseurs de la vie économique.

Cette ségrégation, comme on le sait, est étendue au domaine politique, lorsque la Réforme parlementaire de 1832 ouvre le droit de vote aux hommes de la classe industrielle et marchande, et, simultanément, en prive explicitement les femmes. Le droit de vote reste bien sûr à l'époque le privilège d'une élite possédante, mais

l'électorat croît de 50 % (Evans 2008 : 74). Dès lors, en définissant l'électeur comme « *a male person* », le *Reform Act* vise à prévenir l'accession d'un nombre croissant de femmes au droit de vote, dans une économie libéralisée, où tout individu a désormais théoriquement la possibilité de s'enrichir (O'Brien et Penna 1998 : 21).

Cependant, à peine la doctrine des « sphères séparées » fut-elle posée idéologiquement et légalement, que sa viabilité sociale fut remise en question dans les faits. Comme l'a montré l'étude de C. Curran, bien des femmes de la petite bourgeoisie frappées par le veuvage au XIX^e siècle se retrouvent totalement démunies, car les assurances-vie demeurent, à cette époque, d'un coût inaccessible pour cette catégorie (Curran 1993 : 218). Curran cite les témoignages poignants de femmes prises en étau entre l'interdiction d'exercer la moindre profession dans le monde extérieur, et les valeurs de travail et d'indépendance, devenues cardinales dans une société qui fait du recours à l'assistance publique la dernière infamie. Le principe de réalité va, au cours de la deuxième moitié du siècle, amener un nombre croissant de ces femmes à exercer des emplois rémunérés, d'abord dans le cadre de leur domicile, notamment en tant que logeuses, une pratique encore mal vue pour la bourgeoisie au début de la période victorienne.

Ce problème est rendu plus aigu par la concurrence nombreuse, pour les veuves qui envisageraient de recourir à la solution traditionnelle du remariage : le recensement de 1851 révèle en effet que, outre un nombre de veuves supérieur à 750 000, ce sont plus d'un million de femmes britanniques de plus de 25 ans qui sont célibataires (Green et Owens 2003 : 512). Il n'est pas exagéré de dire que cette découverte provoque une véritable panique morale dans la société victorienne, exprimée par le texte publié par l'essayiste William Rathbone Greg en 1869, *Why Are Women Redundant ?* Pour Greg, la Nature édicte comme une « règle » que la femme soit mariée, et l'ampleur du célibat féminin est le signe d'un déclin de la nation. À l'inverse, beaucoup d'historiens récents y ont vu le symptôme d'une indépendance croissante des femmes. Contrairement au tableau dressé par C. Curran, en effet, D.R. Green et A. Owens ont évalué que les femmes seules détiennent, dès le milieu du siècle, entre un tiers et la moitié des titres émis par l'État britannique pour financer sa dette (*government securities*). Certaines veuves étaient ainsi mises à l'abri du besoin par leur mari, mais les femmes célibataires (*spinsters*) constituèrent bientôt la majorité des détentrices de titres (Green et Owens 2003 : 510-536).

C'est pourtant en allant rhétoriquement dans le sens de l'image de dépendance naturelle des femmes, que le groupe proto-féministe dit de Langham Place saisit la révélation de ce « surplus » de célibataires comme une opportunité. Ostensiblement, c'est pour éviter qu'elles deviennent un « fardeau » pour la société que fut créée la *Society for Promoting the Employment of Women* (Richmond et Maszkalo 2012).

Néanmoins, les modalités de participation des femmes dans la vie publique au cours du XIX^e siècle mises en avant par la recherche de ces vingt dernières années ne sont pas seulement celles du militantisme féministe. On s'est également concentré sur des femmes utilisant à leur avantage la notion d'*ascendant moral féminin*, que le discours dominant véhiculait au contraire pour justifier leur mise à l'écart du monde. Ainsi, l'ouvrage dirigé par K. Gleadle et S. Richardson rend compte d'une influence exercée, dès avant le début du XIX^e siècle, par des femmes, principalement de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie, sur la vie politique locale et nationale, contre laquelle la satire mettait en garde par l'appellation métonymique du « pouvoir du jupon » (Gleadle et Richardson 2000).

Un exemple insigne d'activisme essentiellement féminin justifié sur une base morale est le *Temperance Movement*. Comme l'explique M. Smitley, qui décrit la branche écossaise de ce mouvement à la fin du siècle, l'activisme de ses membres tire son origine dans le devoir chrétien, mais il aboutit à un activisme de nature *politique*, du fait des bénéficiaires visés (la collectivité, et non un cercle restreint) et du moyen revendiqué (le droit de vote) pour faire entendre la voix de la morale. Comme l'indique le titre de son ouvrage, Smitley définit comme une « sphère publique féminine » les domaines d'action dans la société que ces femmes estimaient être du ressort de leur sexe, en se réclamant de la notion, initialement patriarcale, des « natures complémentaires » des femmes et des hommes. Elle donne l'exemple des « *drawing room meetings* » qui rassemblaient des femmes dans un cadre domestique, mais avec un objectif civique (Smitley 2009).

Les femmes étaient déjà présentes dès la fin du XVIII^e siècle dans la campagne contre l'esclavage, mère de toutes les causes du siècle suivant. Cependant, un précédent incontournable pour l'activisme féminin fut leur participation dans la lutte pour le libre-échange commercial par l'abolition des barrières douanières à l'entrée de céréales étrangères, au sein de l'*Anti-Corn Law League*, dans les années 1840. Outre leur participation par milliers à des rassemblements, elles collectèrent des signatures pour des pétitions, et jouèrent un rôle important dans l'organisation des *Free Trade Bazaars*, dont celui de Covent Garden en 1845 (Pickering et Tyrell 2000 : 116-138). Le cas de cette campagne est d'autant plus marquant que le libre-échange commercial, question éminemment politique, fut *construit* comme une cause philanthropique (contrairement à l'anti-esclavagisme ou à la tempérance, qui *étaient* des causes philanthropiques), à savoir, faciliter l'importation de céréales à faible prix dans l'intérêt des plus pauvres, et non pas seulement accroître les exportations de la production industrielle britannique. L'argument de « pureté morale » des femmes fut utilisé par l'*Anti-Corn Law League*, non seulement pour s'adjoindre stratégiquement leur aide et diffuser ainsi le mouvement dans la trame

familiale même de la société, mais également pour bâtir un discours prétendument exempt de considérations politiques et même commerciales.

Il est frappant de constater que ce même argument fut également mis en avant par le penseur John Ruskin, non pas dans l'intérêt du libéralisme économique, mais tout au contraire dans le but de soigner la société malade, selon lui, du capitalisme industriel. C'est en effet le sens du texte dont une citation est placée en exergue à notre avant-propos. La conférence « *Of Queens' Gardens* », que Ruskin donna à Manchester en 1864, a été critiquée au xx^e siècle comme une expression patriarcale typique de la doctrine des « sphères séparées », ce que notre extrait permet de concevoir. Pourtant, comme l'a montré Linda H. Peterson, si Ruskin exalte les qualités féminines conventionnelles qui s'expriment dans le foyer, c'est pour mieux appeler les femmes à agir comme des « Reines », avec la responsabilité de porter leur empreinte morale à l'extérieur, dans le but de réformer la société industrielle, son individualisme et son esprit de compétition (Peterson 2002 : 86-106). Comme explicité par S. Vaid, selon Ruskin, « *The public duty of women is to bring Christian ethics to prevail against the misery of urban life spawned by industrialism* » (Vaid 1985 : WS67). La vision idiosyncrasique de Ruskin illustre le fait que l'affirmation du droit de cité des femmes dans le domaine britannique au xix^e et au début du xx^e siècle ne relève pas d'un affrontement binaire entre militantes (proto-) féministes et censeurs anti-féministes. C'est ce que notre recueil souhaite également montrer, à travers l'éclectisme de ses chapitres.

Nous avons souhaité poursuivre le travail amorcé par les chercheurs pour sortir la femme victorienne et édouardienne de son « cloître » ou de sa « sphère » domestiques tels qu'on les imagine, pour s'intéresser aux destins de celles qui occupaient un espace public : femmes engagées dans diverses causes, éducatrices, artistes, écrivaines, mais aussi les femmes de l'ombre, notamment les prostituées, qui représentaient un cas extrême d'écart en dehors de la sphère domestique. Nous n'avons pas restreint notre examen à la Grande-Bretagne, puisque les nations de l'Empire partageait la même culture, le même souverain, les mêmes fondements constitutionnels, mais évoluèrent à des rythmes différents.

Dans l'ouvrage collectif dirigé par T. Gómez Reus and A. Usandizaga, il est montré que si de nombreuses femmes naviguaient entre les deux domaines, il est très exagéré de dire qu'elles avaient accès au domaine public sur le même plan que les hommes. En premier lieu, et pour autant que cela soit toujours possible au xxi^e siècle, les femmes ne pouvaient pas se promener seules dans la ville, en particulier, dans le cas des artistes, pour chercher l'inspiration avec la même liberté que les hommes. Comme cet ouvrage l'illustre, leur présence dans *certaines* espaces publics, ou plutôt, *la définition des limites entre* espaces privé et public étaient

souvent le fruit d'une négociation, par exemple en ayant une solide respectabilité en tant qu'épouse (Gómez Reus et Usandizaga 2008).

Si l'espace public au masculin est le lieu de la prise de décision (le Parlement, ou tout espace de débat entre hommes), les femmes s'emparent, dès avant la période considérée, d'un pouvoir discursif, par leur production littéraire et journalistique et artistique, et ce, qu'elles participent à la construction et à la perpétuation de l'idéologie des sphères ou cherchent à la déconstruire.

La période que nous avons retenue est plus large que le seul règne de Victoria, car l'incidence du discours des « sphères séparées » le déborde amplement. C'est avant l'ère victorienne, au début du XIX^e siècle, que commencent les bouleversements sociaux conséquents à la Révolution industrielle, l'urbanisation et le développement de la société civile, à laquelle les femmes de la bourgeoisie définissent progressivement leur contribution, *malgré et d'après* l'injonction qui leur est faite d'abandonner le pouvoir de décision économique et politique aux hommes.

La deuxième moitié du XIX^e siècle connaît de nombreux faits marquants qui constituent autant de jalons présageant de grands changements dans la place qu'occupe la femme : la loi sur le divorce de 1857, l'ouverture de l'université aux femmes à partir des années 1860, l'adoption en 1882 de la loi sur la propriété des femmes mariées (*Married Women's Property Act*) leur permettant de garder, pour la première fois, des biens en leur nom propre.

C'est en 1928, après le début du XX^e siècle, que toutes les femmes britanniques obtiennent le droit de vote. Dans les années 1930, Virginia Woolf enjoint ses contemporains à en finir définitivement avec l'« Ange du foyer ». Dans son essai *Three Guineas*, publié en 1938, et répondant à la question « comment empêcher la guerre », Woolf appelle la société à poursuivre l'ouverture de la formation universitaire aux femmes, pour parachever l'évolution engagée avec le *Sex Disqualification Removal Act* de 1919. L'écrivaine compare le pouvoir patriarcal victorien aux dictatures fascistes, car elle estime que « *the public and the private worlds are inseparably connected; that the tyrannies and servilities of the one are the tyrannies and servilities of the other* ». Le système victorien, qui par le mariage tout à la fois donnait une existence aux femmes et les en privait, a amené la guerre aussi sûrement que le fascisme, en ce que les femmes ont d'abord voué leur vie au système, à sa hiérarchie, avant de l'encourager avec enthousiasme à marcher à sa destruction, lui et ses hommes, en 1914. On peut donc dire que, à la fin de la période considérée dans notre ouvrage, à l'orée de la Seconde Guerre mondiale, l'opprobre est lancé de façon décisive sur la doctrine des *separate spheres*.

Les différentes contributions exposeront comment les femmes ont pu détourner le clivage public/privé et les relations binaires connexes : culture/nature ;

rationalité/émotivité ; pouvoir/moralité, et autres, pour déployer ou mettre en avant les qualités prétendument féminines, et ce, comme dit plus haut, que ce soit au service de leur propre affranchissement ou de l'ordre établi. On perçoit en effet, chez certaines écrivaines de toute la période considérée, une ambiguïté cruciale dans la concomitance d'un discours que l'on qualifierait aujourd'hui d'« anti-féministe» avec une recherche indéniable d'influence sur la place publique. Hannah More (1745-1833) fait figure de précurseur à cet égard. Quoique servant la cause réactionnaire, elle voulut de fait exercer une influence sur l'ensemble de la nation, non pas malgré sa condition de femme, mais *en accord avec* sa conception de la femme garante de la morale domestique. Elle publia, à partir de 1795, des *Cheap Repository Tracts* qui furent diffusés à des millions d'exemplaires, pour détourner le peuple britannique de la tentation révolutionnaire. Plus tard, Eliza Lynne Linton, Margaret Oliphant (une veuve qui dut écrire pour subvenir aux besoins de sa famille), Charlotte Yonge, ou encore Arabella Keneally au début du xx^e siècle, pour ne citer qu'elles, sont, quoique opposées aux revendications des premières féministes, des journalistes et romancières à succès, célibataires ou épouses et veuves désenchantées qui incarnent l'exception à la règle qu'elles-mêmes s'attachent à défendre.

Florence Binard, dans la première étude, révèle cet apparent paradoxe, qui se retrouve entre le travail de Charlotte Cowdroy et ses préceptes. Antiféministe et fondatrice d'une école pour filles, Cowdroy prônait la totale adhésion aux valeurs patriarcales qui voulaient que les jeunes filles soient éduquées dans le but d'être de bonnes épouses et mères. Cependant, sa vie même – elle resta célibataire – et son travail, allaient à contresens de ces principes, puisqu'elle affichait son nom et celui de son école en permanence dans l'espace public des encarts publicitaires.

D'autres femmes interviennent dans l'espace public durant la période considérée, sans se prononcer contre l'émancipation, mais en gardant une distance par rapport à la cause suffragiste. La célèbre Florence Nightingale, la *dame à la lampe*, réformatrice du système hospitalier lors de la guerre de Crimée (1853-1856), figure sur laquelle **Catherine Heyrendt-Sherman** s'est penchée, est de celles-là. L'image de la « dame à la lampe » que l'on a voulu mettre en avant à son époque induit une vision totalement erronée – car conforme au canon, tout en réserve, du dévouement féminin – de cette femme célibataire qui géra un hôpital entier, et se battit contre le ministère de la guerre pour obtenir ce qu'elle voulait. Accomplissement qui n'est pas des moindres, elle a rendu respectable la profession d'infirmière.

Loin de cet « ange » de la médecine que fut Nightingale, c'est de l'incidence de l'industrialisation sur le phénomène de la prostitution que traite **Lilia Androsenko**. La prostituée représente l'espace où se fondent public et privé puisque, par ce

commerce de l'ombre d'une activité normalement privée, elle empiète sur l'espace public, du fait de sa visibilité. Accusée d'être vectrice de la syphilis, maladie devenue un problème de santé publique au XIX^e siècle, elle fut dépeinte avec pitié par Dickens dans *Oliver Twist* ou avec effroi par le discours médical. L'auteure propose de « redéfinir la place de cette figure marginale – qui nourrit de façon dynamique le mythe urbain de la *fallen woman* – au sein du paysage renouvelé de l'Angleterre industrielle des années 1850-1900 ».

Réexaminer la place de la femme dans la littérature et les arts visuels est le travail entrepris dans les chapitres suivants. Antonella Braidà, Elena Ogliari, Julie Lageyre, et Patricia Crouan-Veron présentent des écrivaines et artistes qui prirent la plume ou le pinceau afin d'offrir leur propre représentation du monde, plutôt que de se laisser définir par le regard du monde patriarcal dans lequel elles évoluaient. **Elena Ogliari** étudie la publication irlandaise *Young Ireland*, grâce à laquelle l'éditrice construisit une image de la jeunesse féminine irlandaise patriotique. Son analyse permet de mettre en lumière les tensions entre l'idéal féminin véhiculé à cette époque et la réalité du quotidien des jeunes irlandaises. Toujours dans le monde de l'édition, **Antonella Braidà** présente les femmes journalistes du début du XIX^e siècle qui, sous couvert de traiter de thématiques « féminines », ou par le métadiscours de la critique littéraire, arrivèrent quand même à trouver une voix et une voie. Leur travail, quoiqu'effectué à l'intérieur de l'espace domestique, se déploie dans la sphère publique, puisqu'il est mis en circulation par voie de presse. Il peut être mis en parallèle avec celui des artistes peintres britanniques qui étudiaient l'art et exposaient en France à la fin de l'époque victorienne. **Julie Lageyre** a notamment étudié Beatrice How, « considérée comme l'incarnation de l'artiste féminine britannique, parce qu'elle correspondait aux attendus d'un art 'féminin' et d'un art 'anglais' » et insisté sur l'importance pour ces femmes d'étudier des techniques qui leur étaient interdites en Angleterre, comme le nu, et d'occuper l'espace public des galeries et salons. Après avoir été exclusivement sujets, les femmes représentaient le corps à leur tour. De la même manière, Barbara Tyrell, dessinatrice sud-africaine du début du XX^e siècle, livrait des esquisses de femmes zouloues telles qu'elles étaient et non telles que les Européens avaient l'habitude de les représenter. Comme l'explique **Patricia Crouan-Véron**, cette artiste établit grâce au dessin un lien entre le domaine privé de la case et des rassemblements de femmes au village et le domaine public : les productions de B. Tyrell, figure populaire nationale, sont utilisées à des fins diverses : campagne publicitaire, éditions d'assiettes, de cartes de vœux ou de calendriers souvenirs à caractère ethnique et inspiration pour le monde de la mode. Aujourd'hui, les dessins de B. Tyrell jouissent d'un rayonnement international, notamment dans les domaines de l'histoire de l'art et de l'ethnologie.

Margaret Gillespie nous offre une transition entre les thématiques de la représentation des femmes dans la littérature et la lutte pour les droits de la femme, à travers les écrits de Rebecca West et notamment sa nouvelle, « *Indissoluble Matrimony* ». Dans cette œuvre, West tourne en dérision la société patriarcale grâce à un personnage féminin qui multiplie les actions militantes et se bat, littéralement, contre son mari, idiot et dérouteré, qui cherche dans l'agression physique le maintien d'une forme de domination. En montrant cette lutte et le ridicule de ce mari qui perd contre sa femme, West cherche à montrer que la lutte pour les droits de la femme ne peut se réduire à l'obtention du suffrage.

Les droits des femmes ne se résument effectivement pas à la seule possibilité de voter. Bien avant la lutte pour le suffrage, certaines femmes trouvèrent dans la présentation de pétitions auprès du Parlement une manière de faire respecter leurs droits. Leurs actions montrent la volonté des citoyennes britanniques de s'affirmer dans l'espace public, tout en restant fidèles aux codes moraux et aux rôles qui leur étaient assignés, respectant ainsi « les modalités d'identification traditionnellement attribuées à la gent féminine dans la société dominante du temps », ainsi que l'observe **Benoît Agnès**. Pour clore cet ouvrage, **Yvelin Ducotey** s'intéresse au biopic avec le film *Les Suffragettes* (Gavron 2015). L'intérêt de ce film est qu'il met un « coup de projecteur » sur une « petite » femme du peuple, et non pas les Pankhurst mère et fille, figures les plus connues du mouvement. Nous noterons tout de même qu'il aura fallu attendre plus de cent ans pour que le suffrage féminin britannique fasse l'objet d'un film grand public, témoignant du regain d'intérêt que suscite la question de la femme dans l'espace public au début du *xxi^e* siècle.

Bibliographie

- COLLEY Linda : *Britons, Forging the Nation, 1707-1837*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1992.
- CORVISY Catherine-Emilie et MOLINARI Véronique : *Les femmes dans l'Angleterre victorienne et édouardienne, Entre sphère privée et sphère publique*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- CURRAN Cynthia : « Private Women, Public Needs: Middle-Class Widows in Victorian England », *Albion: A Quarterly Journal Concerned with British Studies*, 25 (2), 1993, p. 217-236.
- DAVIDOFF Leonore et HALL Catherine : *Family Fortunes, Men and Women of the English Middle Class, 1780-1850*, Chicago, University of Chicago Press, 1987.

- DRURY Anmarie (introd.) : Margaret Oliphant, *The Library Window* [1896]. Peterborough, Ontario, Canada, Broadview, 2019.
- EVANS Eric. J. : *The Great Reform Act of 1832*, Londres, Routledge, (1983), 2008.
- GLEADLE Kathryn et RICARDSON Sarah (eds.) : *Women in British Politics, 1760-1860, The Power of the Petticoat*, Basingstoke, Palgrave et Macmillan, 2000.
- GÓMEZ REUS Teresa et USANDIZAGA Aránzazu (eds.) : *Inside out women negotiating, subverting, appropriating public and private space*, Amsterdam & New York, Rodopi, 2008.
- GORDON Eleanor, NAIR Gwyneth : *Public Lives: Women, Family, and Society in Victorian Britain*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2003.
- GREEN David R. and OWENS Alastair : « Gentlewomanly Capitalism? Spinsters, Widows, and Wealth Holding in England and Wales, c. 1800-1860 », *The Economic History Review*, 56 (3), 2003, p. 510-536.
- GREG William Rathbone : *Why Are Women Redundant ?*, Londres, Trübner & Co., 1869.
- HEILBRUN Carolyn : *Reinventing Womanhood*, Londres, Victor Gollancz, 1979.
- HOGAN Anne et BRADSTOCK Edward (eds.) : *Women of Faith in Victorian Culture: Reassessing the Angel in the House*, New York & Londres, St Martin's Press, 1998.
- O'BRIEN Martin et PENNA Sue : *Theorising Welfare: Enlightenment and Modern Society*, Londres, Sage, 1998.
- OLIPHANT Margaret « The Condition of Women », *Blackwood's Edinburgh Magazine* 83, février 1858, p.139-54.
- PANKHURST Christabel : *The Great Scourge and How to End It*, London, E. Pankhurst, 1913.
- PATMORE Coventry : *The Angel in the House*, 1858. [consulté le 6/VI/2021] <https://www.gutenberg.org/files/4099/4099-h/4099-h.htm>,
- PETERSON Linda H : « The Feminist Origins of 'Of Queens' Gardens' » in D. Birch *et al.* (eds.), *Ruskin and Gender*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2002.
- PETERSON M. Jeanne : « No Angels in the House: The Victorian Myth and the Paget Women », *The American Historical Review*, vol. 89 (3), 1984, p. 677-708.

- PICKERING P. et TYRELL A. : *The People's Bread: A History of the Anti-Corn Law League*, Leicester, Leicester University Press, 2000.
- RICHMOND Sarah, and MASZKALO Christine : « Les Débuts De La Société Pour La Promotion De L'emploi Des Femmes à Londres (1859-fin XIX^e siècle): La formation commerciale au secours des « femmes excédentaires », *Histoire de L'éducation*, 136, 2012, p. 91–109.
- RUSKIN John : *Sesame and Lilies, Two Lectures*, London, Smith, Elder & Co., 1865, trad. d'après PROUST, M., 1906 : *Sésame et les lys*, Paris, Mercure de France.
- SMITLEY Megan : *The Feminine Public Sphere: middle-class women in civic life in Scotland, c.1870-1914*, Manchester, Manchester University Press, 2009.
- STEINBACH Susie : « Can We Still Use 'Separate Spheres'? British History 25 Years After Family Fortunes », *History Compass* 10/11 (2012), 2012, p. 826-837.
- VAID Sudesh : « Ideologies on Women in Nineteenth Century Britain, 1850s-70s », *Economic and Political Weekly*, vol. 20, n° 43, 1985, p. WS63–WS67.
- VICINUS Martha : *Independent Women, Work and Community for Single Women 1850-1920*. Chicago, University of Chicago Press, 1985.
- WOOLF Virginia : *Three Guineas*, Harmondsworth, Penguin, 1977 [1938].
- _____ « Professions for Women », *The Death of the Moth and Other Essays*, Londres, Hogarth Press, 1942, p. 149-153.

